

Gustave Stinglhamber

("Gustave" Marie Stinglhamber)

État civil



- Né le 22 novembre 1841
- Décédé le 20 mai 1916 , à l'âge de 74 ans
- PremPtCourd'App.



Parents

- Eugène Stinglhamber *1797-1855*
- Flore Engels *1800-1866*

Mariage(s) et enfant(s)

- Marié *le 6 septembre 1862, Bruxelles,* avec Marguerite Thoreau *1843-1882*, dont
  - René Stinglhamber *1863-1865*
  - Eugène Emile Gustave M Stinglhamber *1864-1865*
  - Elisabeth Flore Emilie C.-m Stinglhamber *1867-1881*
  - Pierre Joseph Jean M Stinglhamber *1870-1953*
- Marié *le 22 juillet 1886* avec Elisabeth Marie Victoire Adèle Bayet *1858-1942* *(Parents : Victor Bayet 1813-1878 & Sophie Chalon 1826)* , dont
  - Victor M J Stinglhamber *1887-1960*
  - Louis Emile M Joseph Stinglhamber *1889*
  - Marguerite-Marie Stinglhamber *1892-1973*



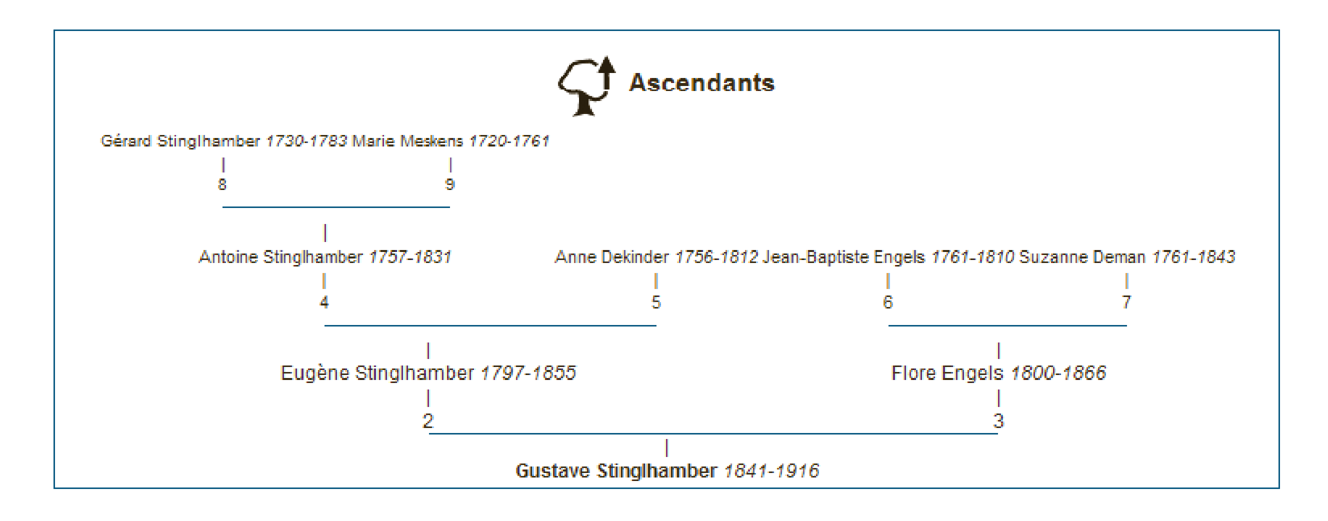
Frères et soeurs

- Palmyre Stinglhamber *1833-1839*
- Léonie Stinglhamber *1837-1839*
- **Gustave Stinglhamber** *1841-1916*
- Emile Stinglhamber *1845-1929*



Notes

A publié sous le pseudonyme de "Reb. Mahl-Gnits" une plaquette intitulée *En Province* (date inconnue), dont une version numérisée est disponible ici : http://is.gd/11V6K (format PDF). Quelques clés de lecture ici : http://is.gd/11Ver (PDF).



REB. MAHL-GNITS



EN PROVINCE




J.B. VANSANTEN
RELIEUR
DU CERCLE ARTISTIQUE
ET DU BARREAU
DE BRUXELLES
VIEILLE HALLE AUX BLÉS
20
BRUXELLES
PRÉSIDENT STINGLHAMBER


Fabronius
BRUXELLES
11 RUE NEUVE 11

Le Château d'Sanneaux c'est le château
de Ringen

Mr Lamont, c'est Mr Berchmans
Mad.elle Duffeu " Mad.elle Van den Brande
La ville de Reil " c'est Lierre
en flamand: Lier
La station de D..... c'est Duffel.
Le bourgmestre était un Mr Bergman
Le médecin de campagne corpulent c'est Mr
Bosman
Le petit citadin Ressemblant au coq anglais
c'est Mr Vandewee
Le paisible rentier, chimiste-amateur, c'est
Mr
La vieille demoiselle dont les grâces n'avaient pu
dessiner la taille qu'avant un moment de distraction
c'était Mad.elle Moris
La femme du Secrétaire Communal
c'était Mad. Ghislain
La vieille fille, habitant ordinairement
la Capitale, c'était Mad.elle Thérèse Becq.
La cousine de la fille du Secrétaire
Communal, c'était Mad.elle Mathilde Cels
devenue Mad.e Van den Abeele
L'un des deux jeunes gens, celui qui
devint bourgmestre de Lierre c'était Florent
Van Cauwenberg. l'autre c'était Victor Fris

J. Stuighthauler

Ton grand père ma chère petite Michette est l'auteur de cette charmante petite plaquette.

Tu ne l'as pas connu; tu l'aurais beaucoup aimé. tu tiens de lui ton goût des belles choses et ton amour de l'art.

Ton papa qui t'aime beaucoup

V. H.

En Province

EN PROVINCE

PAR

REB. MAHL-GNITS

Il a été tiré de cet opuscule 50 exemplaires sur papier de Hollande et 2 exemplaires sur papier Japon.

A MON FRÈRE

C'est un des plus doux souvenirs de mon enfance que nos départs pour la petite ville de Reil où tous les ans nous allions passer des vacances d'un mois ou six semaines.

La veille on descendait du grenier les malles qui y avaient dormi dans la poussière pendant une année ; on les nettoyait, on les déposait dans la chambre à coucher de mes parents. Puis ma mère se mettait en devoir de les remplir ; et, pendant quelques heures, l'appartement offrait l'aspect d'un marché : le lit, les chaises, les commodes, le plancher étaient couverts d'effets qui étaient ensuite pliés avec soin et casés avec art dans les colis, de manière à ne laisser aucun vide. Mon frère et moi nous croyions aider notre mère que nous gênions considérablement, et nous le faisions avec un entrain digne d'un meilleur succès. Le soir, nous tombions de lassitude, mais quels beaux rêves berçaient notre sommeil !

Le lendemain nous étions sur pied de bonne heure, c'était le grand jour ! le jour du départ ! On achevait les malles en y plaçant les derniers

objets réservés la veille, on les bouclait, les domestiques les descendaient dans le vestibule, et nous, armés de pied en cap, nous nous asseyions dessus. C'était un délicieux moment de fiévreuse attente!... Enfin les deux fiacres qui devaient nous transporter à la gare s'arrêtaient devant la porte, on hissait les colis sur les impériales, mon père, ma mère, une femme de chambre, mon frère et moi, nous prenions place dans les voitures qui s'ébranlaient. Une demi-heure après, le sifflet de la locomotive donnait le signal du départ et le char de feu nous emportait tout frémissants pour Reil.

O joies de l'enfance, que vous êtes pures, douces et complètes! pour l'enfant point de passé qui ait laissé de sillon douloureux dans son cœur, et l'avenir est si loin qu'il n'y porte point ses regards. Il n'y a pour lui que le présent, et il en jouit comme l'heureux papillon qui s'enivre du suc de la fleur sur laquelle il s'est posé, sans se souvenir qu'il était chrysalide hier et sans songer qu'il sera prisonnier ou écrasé demain.

Nous allions ainsi passer nos vacances chez Monsieur et Madame Lemont, avec qui mon père et ma mère s'étaient liés d'une étroite amitié. Monsieur Lemont, fils d'un négociant qui avait fait une belle fortune, avait épousé fort jeune Mademoiselle Dufeu dont l'habitation était

située sur la grand'place de Reil, en face de la maison paternelle de Monsieur Lemont. Privés du bonheur d'avoir des enfants, ils résolurent de jouir aussi pleinement que possible des seuls biens que la Providence leur avait départis. La maison de commerce fut vendue après la mort des parents, et Monsieur Lemont se retira avec sa femme dans une propriété qu'ils possédaient à quinze minutes de la ville ; ils la rebâtirent, l'agrandirent, l'ornèrent et en firent la belle résidence où nous nous introduirons tout à l'heure.

Mon père les avait rencontrés vers 1840, je pense, chez un ami commun. Il se sentit porté vers Monsieur Lemont par une vive sympathie qui devint plus tard une puissante amitié. Cette liaison fut rendue plus étroite encore par un séjour que firent mes parents en 1844 au château de leurs nouveaux amis. Depuis lors, tous les étés pendant environ dix-huit ans, nous allâmes y passer nos vacances, époques de joie incommensurable pour mon frère et pour moi, dont la perspective nous enivrait d'avance et dont le souvenir remplissait encore nos journées longtemps après qu'elles eussent pris fin.

Après une heure de voyage pendant laquelle nous n'avons cessé de demander à nos parents quelle est la station prochaine, comme si nous avions pu ainsi en hâter l'arrivée, soudain un

coup de sifflet de la locomotive, suivi d'un ralentissement du train, nous annonce l'approche d'une rivière que traverse la voie ferrée immédiatement avant la station de D..... Un frémissement nous agite, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous écoutons le bruit sourd que fait le train en franchissant le pont. Qu'elle nous paraissait large cette rivière!...... Un instant après nous nous arrêtions, et nos transports, quelque temps calmés par la nécessité du repos imposé par le voyage, reprenaient à la vue du char-à-bancs envoyé par nos amis pour nous mener de la gare chez eux.

Le souvenir de ce char-à-bancs réveille dans ma mémoire tout un monde de sensations enfantines délicieuses. La vue de cette élégante voiture à la coiffe blanche rayée, aux chevaux gris pommelé, conduits par le vieux François, nous donnait l'avant-goût du plaisir qui nous attendait; nous nous précipitions sur le siége et nous nous emparions des rênes que le brave homme nous laissait tenir tour à tour se réservant l'usage du fouet. Il n'y avait d'ailleurs pas grand danger à nous confier la direction de ces sages coursiers dont le trot raccourci n'avait rien de vertigineux et qui faisaient la même route depuis tant d'années, qu'ils la connaissaient mieux que nous.

Une demi-heure nous séparait du château qui,



de temps en temps, nous apparaissait de loin dans le paysage au fond d'une échappée de vue. Enfin voici la grille, les chevaux tournent d'eux-mêmes et hâtent leur modeste allure, sentant l'approche de leur écurie ; voilà les serres, puis le parterre des dalhias, le bois, le chalet suisse, l'étang que nous contournons ; ici, le vieux François reprend les rênes parce que le moment est solennel : nous gravissons le perron, et nous arrêtons à la porte du château qui s'ouvre au même moment. Le domestique Henri (je le vois encore) abaisse le marchepied, ouvre la portière ; nous nous élançons dans les bras de Monsieur et de Madame Lemont et prenons possession de ce paradis terrestre dont ils semblent nous ouvrir les portes.

Il avait grand air ce bâtiment carré, percé sur ses quatre faces d'immenses fenêtres, flanqué d'un péristyle, et du côté opposé, d'un escalier défendu par deux lions en pierre, mettant en communication le salon central et le jardin. En entrant par le perron, on se trouvait dans une vaste antichambre qui communiquait à chacune de ses extrémités latérales avec un petit salon ; en face, on pénétrait par une large porte vitrée dans le salon qui était au centre du château et s'ouvrait sur l'escalier aux lions; à droite, la salle

à manger, l'office, un escalier dérobé ; à gauche, une immense salle de billard. Un grand escalier tournant conduisait à l'étage où se trouvait un vaste palier donnant sur un balcon situé sous la colonnade ; au dessus du salon central il y avait un joli salon chinois précédé d'une antichambre qu'on appelait la bibliothèque, à cause de deux meubles qui, probablement, devaient contenir des livres, mais qui, fermés avec soin au moyen de rideaux bien clos, dérobaient à tous les regards leur contenu littéraire. Je n'ai jamais bien su ce que ces bibliothèques renfermaient ; elles s'ouvraient rarement, car nos hôtes lisaient peu. A droite de cet appartement, les chambres à coucher occupées par mes parents et par nous ; à gauche, celle des maîtres du logis.

Le château était situé à l'extrémité d'un jardin anglais de quatorze hectares, auquel il ne manquait que les accidents de terrain et les perspectives grandioses pour mériter le nom de parc ; mais ce petit défaut nous importait peu ; il y avait un étang, des barquettes, des jeux à chaque pas, c'en était assez pour en faire à nos yeux un véritable paradis terrestre. Il faut dire que cette campagne vraiment superbe faisait à juste titre l'orgueil de son propriétaire ; il avait lui-même tracé le plan de l'habitation, il avait

dirigé la construction, il avait dessiné le jardin et avait déployé un véritable goût et des connaissances étendues en arboriculture et en botanique par la disposition des plantations. Il avait mis là toute sa science et tout son cœur; aussi ne se sentait-il à l'aise et tout à fait heureux que dans ce domaine ; quand il s'y promenait en toilette négligée, couvert de son large chapeau de paille, il avait vraiment l'air d'un seigneur campagnard, tandis que, hors de chez lui, en habit de ville et en chapeau de soie, il descendait au rang d'un riche bourgeois de petite ville.

Mon frère et moi nous étions ses inséparables compagnons dans ses courses matinales. Il nous avait voué toute l'affection qu'il eût portée à ses enfants, si Dieu lui en avait accordé, et nous la lui rendions bien. Aussitôt après le déjeuner, nous sortions avec lui pour aller inspecter les travaux de ses jardiniers et nous ne rentrions que vers midi, couverts de poussière, rouges de chaleur et de plaisir, harassés de fatigue; pendant ce temps, ma mère, l'aiguille à la main, tenait compagnie à Madame Lemont et ne sortait avec cette dernière que pour faire une promenade à pas mesurés.

Mon père, qui, à cause de sa corpulence, aimait le repos, se livrait au charme de la pêche, et quand je dis : *se livrait au charme*, il faut

s'entendre, car l'exercice de cet art consistait pour lui à s'étendre dans un fauteuil à côté de sa ligne, en lisant un journal ; puis à s'endormir paisiblement pendant que le poisson mordait à l'hameçon et souvent fuyait en emportant l'instrument de son supplice.

Vers dix heures on entendait le pas cadencé du cheval qui, attelé à une carriole et conduit par le vieux François, s'en allait, d'un trot modéré, chercher à la ville les provisions du ménage et faire les commissions. Une heure après, il rentrait, toujours du même pas, rapportant les journaux et les nouvelles les plus saillantes, quand il y en avait.

A une heure, nous étions tous réunis dans la salle à manger autour d'une table richement ornée ; un domestique en livrée faisait le service. Le dîner était copieux, trop long à notre gré ; aussi nous permettait-on toujours de quitter la table avant la fin du repas, sauf à revenir pour le dessert, ce à quoi nous nous gardions bien de manquer.

Après avoir pris le café dans un petit salon qui avait la prétention d'être décoré en style gothique, nous nous rendions tous au devant de la société qui venait tous les jours de Reil au château. C'est le moment de faire connaissance avec les notables de l'endroit.

Cette petite ville était déchirée par les luttes politiques les plus âpres. Le parti libéral y était représenté alors par les fortes têtes de la cité : le bourgmestre, le collège et le conseil communal, plus un notaire, le plus important du canton; le parti catholique, d'une infériorité notable, avait à sa tête un riche commerçant, conseiller provincial, et le greffier de la justice de paix. Il luttait périodiquement pour conquérir cette forteresse qui s'appelle l'hôtel de ville, mais l'ennemi y était cantonné depuis un temps immémorial, et la place paraissait inexpugnable; les libéraux toutefois étaient vexés de ce que, sur le champ de bataille plus vaste des élections générales, lorsque les campagnes entraient en lice, les catholiques l'emportaient toujours. Aussi (dérision du sort!) la libérale cité était-elle représentée à la Chambre par un notaire catholique, rival naturel de son confrère le libéral. A l'occasion de ces grandes batailles électorales, on se livrait à des démonstrations du plus haut comique. Ce qui caractérise la petite ville, c'est que les divisions politiques y envahissent le champ intime de la vie privée. Les adversaires s'évitent, et quand ils sont obligés de se rencontrer, ils se regardent comme des chiens de faïence; rien d'amusant comme l'importance qu'ils s'attribuent, les airs dignes qu'ils croient devoir prendre.

Monsieur Lemont se tenait à l'écart des luttes; comme il voulait à tout prix jouir de la paix, il affectait de ne prendre parti pour les uns ni pour les autres, et afin de se mettre mieux à l'abri des importunités, il avait pris son domicile chez mon père, de telle sorte qu'il n'était même pas électeur dans son canton. S'il avait dû se prononcer, il eût été pour les catholiques, et un jour, en effet, ayant appris qu'un de ses amis avait fait de la propagande électorale en faveur des libéraux, auprès de ses fermiers, il fit aussitôt donner l'ordre à ceux-ci de voter en sens inverse.

En religion tous ces grands lutteurs différaient assez peu. Les plus chauds libéraux n'eussent pas osé manquer à la messe du dimanche ; le bourgmestre y assistait avec un grand livre de prières. De leur côté, les catholiques de ce temps-là n'étaient pas très fervents ; les devoirs essentiels du chrétien étaient la limite de leurs désirs de perfection, de sorte que si tous ces gens n'avaient pas été rattachés aux grands partis nationaux comme de petits engrenages aux grandes roues d'une machine, ils auraient pu s'entendre parfaitement et vivre d'accord avec le clergé qui se serait parfaitement accommodé de leurs opinions, au fond très modérées.

Le château des Anneaux (c'était le nom de

la résidence de Monsieur Lemont) était un terrain neutre d'où il avait proscrit la politique. Aussi les gros bonnets de l'endroit n'y paraissaient guère. Sauf un voisin de campagne très corpulent, un petit citadin qui ressemblait pas mal à un coq anglais, et un paisible rentier, chimiste-amateur, à la face patibulaire grêlée de la petite vérole, tous trois peu mêlés à la politique, je n'ai pas souvenir d'y avoir vu d'autres représentants du sexe masculin, sinon dans de rares circonstances où les règles de la politesse amenaient la visite de l'un ou de l'autre personnage plus marquant.

La société Reilloise qui venait tous les jours embellir les ombrages du domaine des Anneaux était presque exclusivement choisie au sein du beau sexe. Ce n'est pas à dire qu'on évitât ainsi l'influence du mal dont on cherchait à se préserver, car, à Reil, les dames se montraient les champions les plus déterminés de la politique; véritables amazones, elles y apportaient une ardeur naturelle à leur caractère passionné. Néanmoins comme on savait qu'aux Anneaux le terrain était neutre, qu'on était exposé à y rencontrer des adversaires en jupons, et qu'on tenait néanmoins beaucoup à y être invité, chacun mettant une sourdine à l'expression de ses sentiment , on évitait soigneusement les ques-

tions brûlantes, et de cette manière une douce paix régnait dans la conversation, troublée seulement de temps en temps et discrètement par une observation aigre-douce, par un regard qui cherchait à être fin, petits nuages dans un ciel serein.

A la tête du parti catholique féminin se trouvait une vieille demoiselle dont les Grâces n'avaient pu dessiner la taille que dans un moment de distraction ; son nez et son menton, attirés l'un vers l'autre par un attrait peu explicable, donnaient à sa physionomie une expression qui s'alliait avec le caractère peu bienveillant de ses observations. C'était, sans contredit, l'esprit le plus cultivé de la réunion, elle avait de la lecture et aimait à en faire preuve. Elle jouait aux échecs ; je faisais souvent sa partie.

Le clan libéral reconnaissait pour chef la femme du secrétaire communal, respectable personne qui se consolait des infidélités de son mari dans l'amour touchant qu'elle portait à sa fille, son unique enfant. Pour bien distinguer ces deux grands adversaires, la nature avait retroussé le nez de celle-ci, en sorte que, vraie trompette guerrière, il semblait toujours prêt à sonner la charge.

Parmi les personnes groupées autour de ces deux chefs se trouvait une aimable vieille fille de

quarante ans qui, habitant ordinairement la capitale, en avait apporté dans ce milieu les allures moins retrécies et un esprit plus large. Elle représentait, dans ce petit monde, le génie de la conciliation; malheureusement ses opinions avaient peu de prestige.

Notons enfin une autre aimable vieille fille, sœur de Madame Lemont, type achevé de la grande dame de petite ville, aux manières guindées, aux gestes anguleux. Elle ne manquait ni d'esprit, ni d'instruction, mais le ton autoritaire de son beau-frère l'avait rendue, de même que sa sœur, d'une grande timidité. Elle partageait, avec cette dernière, une vertu poussée au plus haut point : la bonté.

Il venait aussi au château des enfants de notre âge : la fille du secrétaire communal, pas jolie, mais excellent cœur, que Dieu a rappelée à lui avant qu'elle eût franchi les limites de la jeunesse, laissant sa mère sans consolations humaines au milieu de ses malheurs ; la cousine de celle-ci, charmante jeune fille d'une grande beauté, d'un caractère doux et aimable, devenue aujourd'hui la femme d'un officier distingué ; elle habitait ordinairement la capitale et venait passer ses vacances à Reil ; enfin, deux jeunes gens qui méritent une mention spéciale : l'un d'eux, calme, sérieux, un peu lourd en apparence,

mais fort intelligent, rempli de qualités solides, était destiné à devenir, après de brillantes études, le chef du parti catholique à Reil, à conduire son parti à la victoire, à exercer la première magistrature de la ville et à planter sur la forteresse communale le drapeau catholique qui ne devait plus en être arraché ; l'autre, d'un esprit plus vif, d'un cœur plus ardent, s'est lancé dans les luttes brillantes du barreau ; il est le plus en vue aujourd'hui des avocats de sa ville, il est membre de la Chambre des représentants et s'y montre l'un des plus vaillants champions de la cause catholique.

Tout ce petit monde, joyeux, insouciant, se doutant peu de ce que l'avenir lui réservait, préludait aux grands jeux de la vie, en jouant cachette ou en se roulant dans le foin.

Tels étaient les principaux personnages qui représentaient tous les jours la ville au château des Anneaux. Dès leur arrivée, Monsieur Lemont s'emparait de son ami le chimiste-amateur pour faire avec lui une partie de cartes dans un des chalets du jardin. Les Dames se réunissaient d'ordinaire dans un pavillon d'où l'on avait vue sur la grand'route; elles causaient en travaillant. L'omnibus qui faisait le service entre la station voisine et la ville, avant que celle-ci possédât une gare, seule voiture dont le roulement troublât

le silence du lieu, apparaissait tous les jours à la même heure, et c'était une récréation que de chercher à voir si elle ne contenait aucune figure connue dont le départ ou l'arrivée eût pu alimenter la conversation. Quant à nous, encore enfants, nous nous livrions aux distractions de notre âge.

Vers cinq heures on prenait un goûter au jardin, puis on rentrait au logis et l'on se réunissait dans la salle de billard pour se livrer à des jeux de société auxquels Monsieur Lemont et mon père ajoutaient l'entrain de leur gaîté communicative.

A huit heures le domestique annonçait que le souper était servi; c'était, pour mon frère et pour moi, dans les premières années de notre séjour, le signal du coucher. La société se rendait dans la salle à manger où la conversation, d'abord assez animée, se ralentissait peu à peu, à mesure qu'une douce somnolence s'emparait d'une partie des convives. Enfin, vers dix heures, on entendait le bruit de la voiture montant le perron, les domestiques apportaient les chapeaux et les manteaux, ils abattaient les quatre échelons du marchepied qu'il fallait escalader pour s'introduire dans le lourd véhicule ; les invités, après maintes difficultés pour savoir qui passerait le premier, mon-

taient dans le vieux char-à-bancs qui les reconduisait à la ville.

Ce départ me rappelle une anecdote qui prouve l'excellente éducation des chevaux de Monsieur Lemont. Un soir, ces deux sages coursiers, profitant de l'absence momentanée du vieux François, se mirent en marche avant d'avoir été attelés à la voiture, et, prenant côte à côte leur allure habituelle, s'imaginant qu'ils étaient suivis du char-à-bancs, montèrent gravement le perron et s'arrêtèrent un temps moral qui leur parut suffisant pour que les invités prissent place dans la voiture. Mais lorsque ceux-ci se présentèrent, les braves coursiers étaient partis, et toujours côte à côte, comme s'ils traînaient le véhicule, ils se rendirent au petit trot à la porte de la ville. Après un temps d'arrêt comme de coutume, ils firent demi-tour et retournèrent docilement au château. En route ils furent rencontrés par François qui, tout ému, courait à la recherche de ses bêtes. Celles-ci en furent quittes pour faire un second voyage. Est-ce que dans le fait de ces louables animaux ne se reflète pas la vie monotone, tranquille et réglée de la petite ville, où rien ne change, où les voitures passent toujours périodiquement dans les mêmes ornières ; les êtres vivants dans les traces que leurs pas ont laissées depuis des années sur un sol jamais

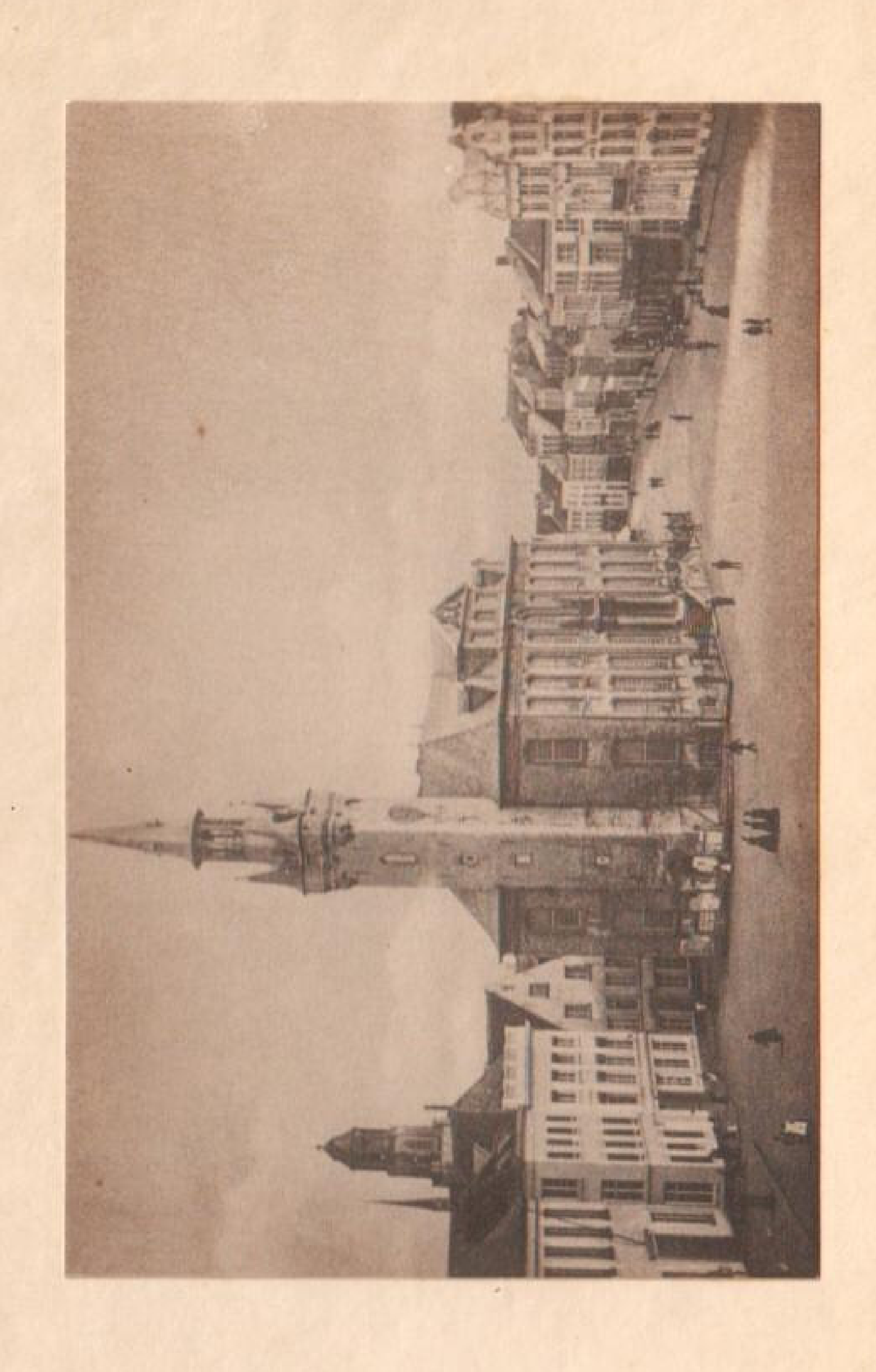
remué ; où l'existence semble se mouvoir comme ces tableaux mécanisés, animés par un mouvement de pendule que remonte toutes les semaines la main de l'horloger ?

Telle était la succession des scènes que chaque jour faisait réapparaître dans le cadre de la résidence des Anneaux. Mais le dimanche le décor changeait. Grand jour que celui-là ! Il s'agissait de se produire à la ville avec tout le prestige des seigneurs du lieu. Après un excellent déjeuner (un déjeuner de dimanche !), les dames s'empressaient de regagner leurs chambres pour vaquer aux soins d'une toilette destinée à faire sensation. Habillés par la main adroite et leste de ma mère, nous descendions les premiers et nous trouvions, ordinairement, Monsieur Lemont déjà sous les armes. Il revêtait dans ces graves circonstances un pantalon gris clair à sous-pieds, un gilet de moire antique bleu, une cravate blanche et une redingote brune, se coiffait d'un chapeau de soie noire et mettait des gants blancs. Le seigneur campagnard avait fait place au bourgeois de petite ville. Il tirait à chaque instant sa montre, une grosse montre en or retenue par une lourde chaîne en or également, allait voir à la porte si la voiture n'arrivait pas et à l'escalier si sa

femme ne descendait pas. Enfin, l'équipage gravissait le perron : une calèche fermée doublée de damas gris perle, qui sentait le camphre ou le moisi. Le vieux François tout galonné était grave et imposant sur son siége.

Alors commençaient des appels désespérés du maître du logis afin de réunir son monde. Ma mère arrivait la première, Madame Lemont ensuite, attachant encore ses bracelets imparfaitement ajustés, enfin l'aimable vieille fille conciliatrice dont nous avons fait la connaissance tout à l'heure, achevant sa toilette fort incomplète; tout ce monde se précipite dans la calèche, et les chevaux s'élancent plus vivement que de coutume sous la main ferme du chef de ce domaine, monté sur le siége à côté de François. Sur le parcours de la route, les paysans saluent. Monsieur Lemont répond par un mouvement du fouet, Madame par une inclinaison de tête qui ne dérange rien à la rectitude de sa position.

Reil est une jolie petite ville, dont les rues extrêmement propres sont à peine souillées par les pas des passants. Elle est traversée par une rivière soumise aux mouvements de la marée qui vient précisément mourir dans ce lieu paisible; le long de ses quais dorment quelques bateaux attendant patiemment leur chargement de tuiles ou de briques. Sa grand'place, entourée de



maisons coquettes dont quelques-unes ont un cachet ancien, ornée d'un hôtel de ville avec un vieux beffroi, vrai désert dans la semaine, s'anime le dimanche ; c'est là que viennent flâner et deviser, avant et après la messe, les paysans des environs.

Arrivé en ville, Monsieur Lemont retient quelque peu l'allure de ses chevaux pour leur lâcher la bride en débouchant sur la grand'place et faire ainsi une entrée plus brillante. Les promeneurs s'écartent ; on passe triomphalement et on va s'arrêter à la porte de la maison de la mère de Madame Lemont. Un domestique, qui épiait ce moment, se précipite à la portière ; on descend sous les regards des curieux, et, après maintes façons au sujet des préséances, on monte à la chambre à coucher de Madame Dufeu.

Cette respectable dame qui ne quitte plus guère son fauteuil depuis nombre d'années fait à notre enfance l'effet d'un être antédiluvien. Je n'oublierai jamais cette petite figure ratatinée, perdue sous le flot de rubans et de dentelles, qui compose son bonnet. Le siége où elle trône est placé sur une sorte d'estrade pour lui permettre de voir le mouvement de la grand'place. Deux de ces miroirs, qu'on a si justement nommés espions, lui permettent de plonger les regards dans toutes les directions, et une lorgnette

d'approche qu'elle a toujours sous la main fait qu'aucun détail ne lui échappe. Personne qui puisse passer sur la grand'place sans être sous le feu de ce poste avancé. C'est du haut de cette citadelle que, dès notre arrivée, l'on s'empresse d'observer les voisins qui se rendent à l'église, que l'on dissèque leur mise et que l'on fonde sur leurs faits et gestes un calcul de probabilités, digne de l'école polytechnique. Mais il est près de onze heures, la cloche tinte, il faut partir; encore un gant à recoudre, un bouton à rajuster et l'on prend la route de l'église.

La messe de onze heures est le rendez-vous de l'élite de la société Reilloise; c'est là que le bourgmestre libéral, étalant son grand livre de prières, défie ses électeurs; c'est là que les dames produisent leurs nouvelles toilettes et détaillent celles de leurs voisines; c'est là que les jeunes gens élégants, un pied posé sur leur chaise, les bras croisés, la taille bien cambrée, font valoir leur bel air, et que les jeunes filles bien élevées, les coudes au corps, se serrent contre leur mère, et se penchent modestement sur leur chaise sans perdre de vue rien de ce qui se passe autour d'elles. Mais tout le monde a pris place, la messe commence, et le silence n'est plus interrompu que par la sonnette de l'enfant de chœur et par le bruit des chaises des fidèles qui


PATISSE

s'asseyent régulièrement après l'évangile, pour se relever après la préface, et celui des pauvres qui, rangés sur des bancs de pierre tout autour de l'église, se précipitent tous ensemble à genoux à l'élévation et à la communion.

C'est une vraie cathédrale que cette église, bâtie par la foi de nos ancêtres dans cette petite ville perdue au fond de la province. Avec ses trois nefs aux ogives élancées, son chœur entouré de chapelles rayonnantes, ses fines sculptures, son jubé, merveilleuse dentelle de pierre, elle était bien faite pour élever l'âme jusqu'aux pieds de Celui à qui cette admirable demeure avait été dédiée. Trop jeune d'abord pour ressentir cette impression, je compris plus tard peu à peu le langage muet de ce beau vaisseau de prière, et quand, après de longues années, je fus le revoir, alors que la grâce avait puissamment parlé à mon âme, j'ai été saisi d'admiration et de reconnaissance pour cette religion catholique qui nous a laissé de tels témoins de sa féconde divinité. Je me suis demandé ce que serait aujourd'hui cette petite ville de Reil, sans le souvenir du Saint à qui elle doit son berceau, et dont ce magnifique temple abrite les restes. Le temps, aidé par les chemins de fer, a emporté son commerce et son industrie, les progrès de la science ont rendu inutiles ses fortifications transformées

en banales promenades ; ses jeunes gens émigrent pour chercher dans la capitale des positions, du travail, un avenir ; ses jeunes filles s'y dessèchent et y meurent à quatre-vingts ans à l'état de momies ; que lui reste-t-il pour attirer les pas du voyageur sinon son église et l'immortel souvenir qu'elle réveille?

Mais ma pensée n'allait ni si loin ni si haut à l'époque dont je parle dans ces pages. La messe se terminait, et la foule, se précipitant au dehors, allait se livrer aux plaisirs du dimanche ; les paysans se réunissaient sur la grand'place ; la société la plus raffinée faisait une promenade sur les remparts, et lorsque, dans la suite des temps, le chemin de fer daigna s'arrêter à Reil, on se rendait à la gare pour voir l'arrivée du train, récréation féconde qui donnait un grand aliment aux commérages.

La promenade terminée, il fallait employer le temps qui nous séparait du dîner ; après avoir de nouveau rendu nos hommages à Madame Dufeu qui, à l'aide de sa lorgnette, nous avait vu passer sur la grand'place, nous descendions au salon pour recevoir quelques visites. Ce salon, qui ne s'ouvrait que le dimanche, était tapissé d'un papier bleu foncé, parsemé de soleils jaunes ; un tapis à ramages rouge et noir, tendu sur un lit de paille que l'on faisait craquer en marchant,



recouvrait un pavement humide ; des chaises en crin au dossier droit, une garniture de cheminée style empire renfermée sous des cloches en verre, un service à café sur une console, un bouquet de fleurs de papier dans une corbeille posée sur un guéridon, au milieu de la pièce une table ronde surmontée d'une feuille de marbre et soutenue par un seul pied, un cordon de sonnette en tapisserie suspendu à la muraille, composaient l'ameublement de cette chambre, qui exhalait un parfum de moisissure.

C'est là que l'on recevait solennellement la visite de quelques personnes de marque et que l'on offrait avant le dîner un verre de chartreuse, vrai poison destiné à brûler l'estomac, mais que nos hôtes savouraient sans sourciller.

Ces heures étaient pour nous un supplice ; nous mourrions de faim et nous rêvions à notre chère campagne des Anneaux.

Enfin la société passait dans la salle à manger, meublée comme le salon, et alors commençait un long et copieux dîner, nouveau supplice pour nous. J'ai souvenir d'un certain gâteau composé d'une palissade de biscuit retenant une gelée blanche toute tremblottante; c'était le chef-d'œuvre du pâtissier; il le fabriqua avec une constance admirable, car une quarantaine plus tard je le revis encore ornant la même table. Au des-

sert on nous permettait d'aller nous dégourdir dans le jardin ; ce jardin m'a laissé une impression de tristesse et de terreur ; de petite dimension, aux chemins étroits, bordés de buis, tout tapissé de toiles d'araignées qui y filaient à leur aise, il aboutissait à un bras de rivière, empli de vase, et avait accès par un pont dans un autre jardin sombre et humide qui ne vit jamais un rayon de soleil, et nous paraissait un lieu plein de mystères.

Mais notre ennui touchait à sa fin; après avoir pris le café dans le salon moisi, Monsieur Lemont, qui était pressé de retourner au château, faisait atteler et Dieu sait si nous étions heureux de reprendre la route des Anneaux ! Une société plus nombreuse que de coutume venait nous y rejoindre et nous nous plongions de nouveau dans les délices de ce paradis terrestre.

Cette vie, dont je viens d'essayer de crayonner quelques esquisses, fut la nôtre tous les ans pendant un mois de vacances jusqu'à l'époque de mon mariage qui coïncida avec le début de la maladie qui devait enlever à notre amitié l'hôte affectueux de ces lieux enchanteurs. Mon père et Monsieur Lemont inventaient mille jeux, mille plaisanteries, qui, pendant les premières années, rendirent ces séjours fort animés. La mort de

mon père mit fin à cette première période. Pendant six années encore, ma mère, profitant d'une hospitalité offerte si généreusement et si cordialement nous mena passer nos vacances aux Anneaux ; mais peu à peu les réunions furent moins gaies. Mon père ne les animait plus par son entrain et son esprit, et moi-même en dépouillant l'enfance pour la jeunesse, je perdis cette insouciance avec laquelle l'enfant s'adonne au plaisir du moment sans souvenir du passé, sans inquiétude pour l'avenir. Une affection profonde, qui devait, un jour, assurer le bonheur de ma vie s'était peu à peu glissée dans mon jeune cœur ; avec elle s'étaient éveillés dans mon âme ces mouvements vagues et délicieux que tout le monde a ressentis au sortir de l'adolescence et qui nous portent vers une vie aux rivages inconnus, toute faite de lumière et de poésie. Les études de philosophie et les lectures auxquelles je me livrais alors contribuèrent à augmenter en moi cette disposition : je m'étais plongé avec frénésie dans les œuvres de Châteaubriand ; les Martyrs et le Génie du Christianisme furent pour moi une révélation. Je sentis comme une faculté nouvelle naître en moi, et dès lors ce beau jardin, dont je n'avais autrefois apprécié que les amusements frivoles, m'apparut sous un jour inconnu auparavant. Au lieu de courir de jeu en

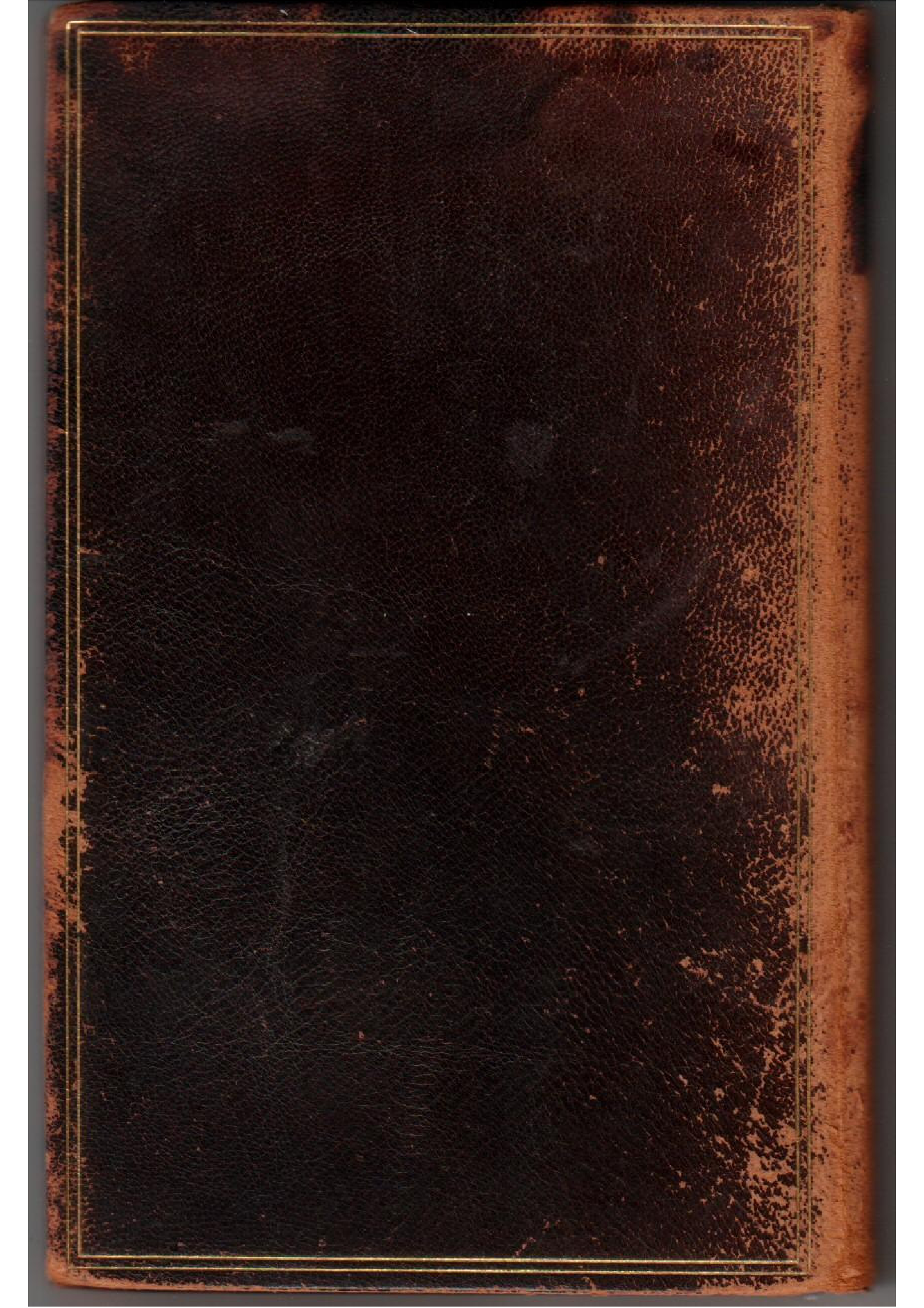
jeu, j'allais m'asseoir à un endroit solitaire, mon livre à la main et je goûtais une infinie jouissance à écouter les bruits lointains de la campagne, le carillon de Reil qui jetait dans les airs ses notes mélancoliques, les oiseaux qui chantaient en chœur leur hymne du soir avant de s'abriter dans leur nid. Quand je me promenais en barque sur l'étang du château, au lieu de m'époumoner à ramer, j'aimais à laisser aller la nacelle à la dérive, à regarder, à la chute du jour, les étoiles qui s'allumaient au ciel et dans l'eau, et le paysage fondu dans la brume s'estompant sur la bande lumineuse que le soleil en nous quittant laissait à l'horizon comme un dernier adieu. Au milieu de ces rêveries, mon esprit voyait apparaître la figure douce et grave de celle qui peu à peu avait pris place en mon cœur, et le bonheur inondait mon âme . . . .
. . . .

J'ai revu après bien des années ces lieux témoins de mes premiers jeux et de mes premiers rêves, que mon enfance avait fait résonner de ses rires et que mes dix-huit ans avaient revêtu d'une couleur si poétique. Le temps avait fait son œuvre : le maître du domaine, l'âme de cette belle résidence, avait disparu, et le beau jardin, encore entretenu comme s'il était là pour

diriger les travaux, était désert et sans vie. La carriole allait encore en ville, à la même heure qu'autrefois, chercher les provisions, mais un autre cocher remplaçait le vieux François sur le siége. J'ai revu la belle église, toujours la même comme la religion dont elle abrite le Chef éternel et divin ; c'était encore le même bedeau qu'au temps de mon enfance, mais son pas traînant et alourdi attestait le poids des années qui pesait sur ses épaules. La même voiture qu'autrefois nous ramena au château, mais il ne restait plus que quatre témoins des joies passées : Madame Lemont, toujours aimable et douce, la femme du secrétaire communal, en deuil de son unique enfant, et deux des vieilles filles que nous avons saluées tantôt, toutes quatre âgées de plus de quatre-vingts ans. Je les ai vues sortir de ce char-à-bancs dans lequel nous avions fait tant de parties de plaisir ; le domestique les en extrayait une à une et les posait par terre dans l'antichambre après s'être assuré qu'elles tenaient bien en équilibre sur leurs pieds. Nous nous sommes promenés avec elles au jardin, passant par les mêmes allées où nous courrions jadis, et j'entendais le carillon de la ville qui jetait dans les airs les mêmes notes mélancoliques qui avaient bercé mes rêves de jeunesse.

Chantez cloches argentines, voix du ciel, et

rappelez-nous que si tout se brise, s'éteint, s'anéantit sur terre, tout revit, se rallume et resplendit pour toujours dans le sein de Dieu ; faites-nous lever la tête aux sons de vos harmonies aériennes et faites-nous écouter les anges qui nous disent : hommes de peu de foi, pourquoi regarder la terre et le passé qui n'est plus, allez en Galilée, allez dans la patrie du Christ, allez au ciel, là vous retrouverez ceux que vos yeux cherchent en vain, là les vides de votre cœur seront comblés par Celui dont l'amour tient lieu de tous les amours à jamais.








S
PATISSE

